

**Annexe 1.** Images du film de Boris Mirzoev *Boris Godounov* (2011)



L'élection de Boris Godounov



Boris face aux boyards et au Patriarche de Moscou

## Annexe 2

### Ode à la Liberté

Fuis, cache-toi loin de mes yeux !  
Reine languide de Cythère !  
Où es-tu, terreur des monarques,  
Toi qui chantes la liberté ?  
Viens, arrache-moi ces guirlandes,  
Brise cette lyre trop tendre...  
Je veux chanter la liberté,  
Fustiger le vice des trônes.

Ouvre pour moi la noble route  
De ce sublime fils des Gaules  
À qui, au lieu des malheurs,  
Tu as dicté des hymnes fiers.  
Tremblez, tyrans ! Vous que protège  
Le caprice des destinées !  
Et vous, écoutez, prenez cœur,  
Révoltez-vous, pauvres esclaves !

Où que se tourne mon regard  
Il ne voit que chaînes et verges,  
Lois dangereusement violées,  
Larmes vaines des opprimés.  
En tout lieu un pouvoir injuste,  
Dans le brouillard des préjugés,  
Par un fatal désir de gloire,  
S'installe, impose l'esclavage.

Mais on n'a pas à reprocher  
Aux rois les souffrances des peuples  
Là où la sainte liberté  
S'unit à de puissantes lois :

C'est un bouclier qui protège,  
C'est un glaive que des mains sûres  
Brandissent au-dessus des têtes  
De citoyens égaux en droits,

Pour que s'abatte sur le crime  
Un légitime châtement,  
Sans que règne la corruption  
Par l'avarice ou par la peur.  
Princes, vous devez votre trône  
À la loi, non à la nature.  
Vous êtes au-dessus du peuple ;  
La loi est au-dessus de vous.

Et malheur, malheur aux tribus  
Où elle sommeille, imprudente,  
Où l'on voit le peuple ou les rois  
Prendre le pouvoir sur la loi.  
Sois témoin de ce que je dis,  
Ô martyr ! tes aïeux ont fait  
Des erreurs et, dans la tempête,  
Ta tête royale est tombée.

Le roi Louis marche vers sa mort.  
La postérité le regarde.  
Sur le billot sanglant, il pose  
Sa tête ; il n'a plus de couronne.  
Le peuple et la loi font silence.  
La hache criminelle tombe.  
Voyez : la pourpre scélérate  
Vient s'imposer aux fils des Gaules.

Scélérat couronné ! Despote !  
Je te hais. J'abhorre ton trône.

Ma joie est grande quand je vois  
Ta mort, la mort de tes enfants,  
Les peuples lisent sur ton front  
Le sceau de la malédiction.  
Honte de la nature ! Effroi  
Du monde ! Grief contre Dieu !

Lorsque sur la sombre Néva  
Brille l'étoile de minuit,  
Que, libérés de leurs soucis,  
Les hommes cèdent au sommeil,  
Le poète pensif regarde  
Un monument qui dans la brume  
Fait toujours songer au tyran,  
Un palais livré à l'oubli.

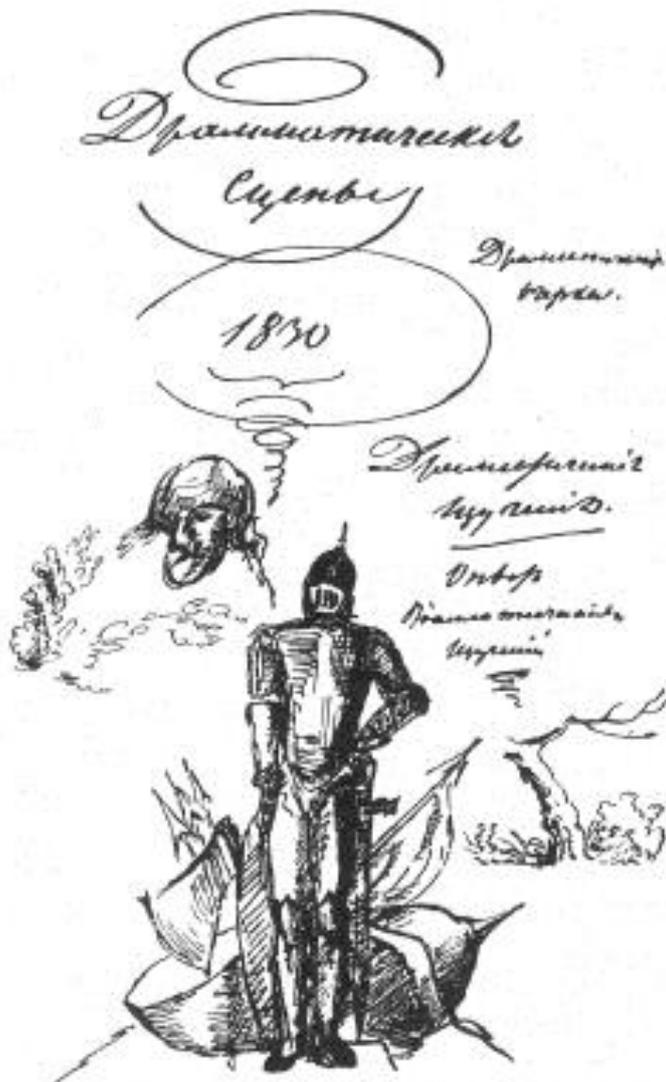
Derrière ces terribles murs  
Il entend la voix de Clio,  
Il voit se jouer sous ses yeux  
L'agonie de Caligula.  
Il voit : exhibant leurs médailles,  
Ivres de vin et de fureur,  
Les meurtriers viennent masqués,  
L'audace au front, la peur au ventre.

La garde, félonne, se tait.  
On abaisse le pont-levis.  
Dans l'ombre on entrouvre les portes.  
La trahison est bien payée.  
Ô honte ! ô effroi de nos jours !  
Les janissaires, tels des bêtes,  
Entrent, donnent des coups sans gloire.  
Le monstre couronné est mort.

Instruisez-vous, rois de la terre !  
Ni châtiments, ni récompenses,  
Ni autels, ni murs de prisons,  
Rien ne pourra vous protéger.  
Soyez les premiers à courber  
La tête à l'ombre de la loi.  
Votre trône sera gardé  
Par la liberté et la paix.

(trad. de Jean-Louis Backès)

### Annexe 3



Alexandre Pouchkine. Esquisse de la couverture pour les « Scènes dramatiques » (1830)

#### Annexe 4

##### Au poète

Poète, n'attends rien des faveurs du vulgaire,  
L'extase et l'ovation bruyante n'ont qu'un temps ;  
Qu'un sot juge ton œuvre ou que le peuple en rie,  
Toi, demeure serein, taciturne et constant.

Tu es roi : vis donc seul. Par de libres chemins  
va seul où te conduit librement ton esprit,  
prenant soin de polir le fruit de tes pensées,  
sans fixer de salaire à la belle prouesse.

Ton salaire est en toi. Tu es juge suprême,  
plus sévère qu'un autre à censurer ton œuvre.  
En es-tu satisfait, scrupuleux artisan ?

Satisfait ? – Laisse alors la plèbe t'insulter  
Et cracher sur l'autel où crépite ta flamme  
Ou, par enfantillage, ébranler ton trépied

(1830).

*(Trad. de Louis Martinez)*